

Le Festival international du film sur l'art
Un événement annuel avec lequel il faut compter
7^e édition du Festival international du film sur l'art du 7 au 12
mars 1989

Gilles Marsolais

Volume 33, Number 134, March–Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53873ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marsolais, G. (1989). Le Festival international du film sur l'art : un événement annuel avec lequel il faut compter / 7^e édition du Festival international du film sur l'art du 7 au 12 mars 1989. *Vie des arts*, 33(134), 53–55.

Gilles Marsolais



Le Festival international du film sur l'art



Un événement annuel avec lequel il faut compter

La 7^e édition du Festival international du film sur l'art, qui prendra place du 7 au 12 mars 1989, nous fournit l'occasion d'attirer l'attention sur cette manifestation fondée et animée par René Rozon. Au fil des années, ce festival s'est imposé comme un événement important par la place unique qu'il occupe en Amérique du Nord.



Jonathan Borofsky
State of the Art: History, 1986.
Minneapolis, Walker Art Gallery.
Film de Geoff Dunlop.
(Photo Geoff Dunlop)

L'idée d'implanter à Montréal une telle manifestation est née d'un goût pour le cinéma et pour l'art en général, d'un désir de les réunir, de les considérer dans un même regard. A l'origine, de trop rares manifestations, comme celle d'Asolo, en Italie, par exemple, ont certainement contribué à produire l'étincelle initiale, joué le rôle de détonateur. En effet, dans les années 1970, il se tenait, à Asolo, pour les connaisseurs, sous la gouverne de Flavia Paulon et sous les auspices de l'UNESCO, le Festival international du film sur l'art et de la biographie d'artiste. Ce festival, compétitif, comprenait plusieurs sections, dont l'une axée sur l'idée de rétrospective, et les projections, accompagnées de manifestations diverses, se déroulaient au Théâtre Eleonora Duse, dans un désordre généreux. Je me souviens bien d'y avoir assisté, en juin 1975, en présence d'Enrico Fulchignoni, alors attaché à l'UNESCO. Incidemment, les deux premières éditions du Festival international du film sur l'art de Montréal ont eu lieu, avec la collaboration du Musée d'art contemporain, sous les auspices du Conseil international du cinéma et de la télévision de l'UNESCO, animé par Enrico Fulchignoni, qui a aussi agi comme président du jury de la compétition.

Mais, par delà cette filiation, la manifestation montréalaise témoigne d'une passion jamais démentie à laquelle le public a fini par s'identifier. Un public recruté souvent en dehors du réseau traditionnel des musées et qui s'est élargi de façon significative au fil des six éditions tenues à ce jour, passant de trois mille à quelque huit mille spectateurs entre 1981 et 1988. Devenu indépendant à l'occasion de sa troisième édition, tenue en 1984, et déplacé définitivement au printemps, en mars, à compter de 1987, ce festival a finalement trouvé sa niche la plus propice au sein des nombreuses manifestations cinématographiques dont Montréal est le lieu.

A travers ces péripéties, une programmation représentative de la production internationale nous a valu des moments forts, dont le souvenir reste gravé dans la mémoire. Pensez, entre autres, aux films sur Picasso, de Perry Miller Adato (*Painter's Diary*) et de Michael Blackwood (*The Legacy of A Genius*), présentés en 1981, et, plus encore, à celui de Didier Baussy, Grand Prix de l'édition 1987. Pensez aux films consacrés à Georgia O'Keefe, à Fernando Botero, à Frida Kahlo, à Egon Schiele, à Marc-Aurèle Fortin, par



Anselm Kiefer
Shulamith dans *State of the Art: History*, 1986.
Film de Geoff Dunlop.
(Photo Geoff Dunlop)

Jean Le Gac et le peintre L..., 1983.
Film de Michel Pamart.



André Gladu, à Pina Bausch, par Chantal Ackerman, à Caspar David Friedrich, par Peter Schamoni.

On n'oubliera pas de sitôt des films aussi forts que ceux de Didier Baussy qui sont des œuvres au sens propre du terme: outre son *Picasso*, son *Pierre Bonnard - Les aventures du nerf optique*, et plus encore son *Le Tintoret d'après Jean-Paul Sartre ou La déchirure jaune*, qui propose un discours articulé sur l'art tout en manifestant un savoir-faire cinématographique, rehaussé ici par une utilisation pertinente de la *louma*. Incidemment, plusieurs de ces films marquants sont présentés en compéti-



Jean-Charles Blais
Peinture fraîche, 1985.
Film d'Heinz Peter Schwerfel.

tion dans le cadre de la section Carrefour de la création pour laquelle ne sont retenus que les films produits au cours des trois années précédentes.

Pour leur part, les hommages de la section Point de mire rendus à des cinéastes qui ont contribué à l'avancement du film sur l'art et consacrés à Erwin Leiser (1981), à Frédéric Rossif (1982), à Carlos Vilardebo (1984), à Jean-Louis Fournier (1985), à Luc de Heusch et aux frères Maysles (1987), et à Barbara Rose (1988), tout en favorisant des confrontations utiles de diverses pratiques cinématographiques, consti-

tuent autant de points de repère, aux qualités variables, sur le chemin exigeant et malaisé du film sur l'art.

Le Festival du film sur l'art recouvre volontiers plusieurs secteurs, de la littérature à la danse, quitte à empiéter sur le domaine réservé à d'autres manifestations (dont le cinéma expérimental), comme cela se produit parfois dans la section Miroirs de l'art, réservé - à des films qui, réalisés par des artistes, rejoignent, à l'occasion, le cinéma d'avant-garde - et la section Paradis artificiels, qui outre des portraits de cinéastes et de vedettes, explore le design filmique tout en débordant sur les techniques du cinéma et le cinéma. Mais ce parti pris risqué nous vaut parfois quelques découvertes, comme le remarquable *Steps*, de Zbig Rybczynski, présenté l'année dernière. Par ailleurs, le film sur l'art trouve sa pertinence dans le rapport à la photo, en mettant en valeur le travail admirable de certains photographes, comme *America and Lewis Hine*, de Nina Rosenblum, ou *André dans les villes*, consacré à André Kertész. Enfin, non négligeable, il convient de mentionner la section Le temps retrouvé qui élargit le regard en s'intéressant aux films qui font maintenant partie de l'histoire du film sur l'art et suscite un questionnement fertile sur le discours même du film sur l'art et sur son évolution.

Même dans les cas où le tournage se fait sur support film, la vidéo prend de plus en plus d'importance dans la chaîne de production du film sur l'art, autorisant un montage plus rapide et une adaptation plus économique quand elle est destinée au débouché de la télévision. Cependant, lorsqu'ils sont projetés sur grand écran dans une salle de cinéma, comme des films, ces bandes vidéo perdent beaucoup de leur définition au point de devenir indigestes, de l'aveu même du directeur du festival. Il faut espérer qu'il puisse obtenir que la salle réservée à la vidéo soit au minimum équipée du nouveau projecteur Sony 1242-Q, lequel résoud enfin la plupart des problèmes reliés à ce type de projection.

A la suite d'une programmation quotidienne, pendant dix ans, de films sur l'art, le Musée National d'Art Moderne du Centre Georges-Pompidou, à Paris, a décidé, lui aussi de faire le saut et d'organiser une biennale internationale du film sur l'art, dont la première édition a eu lieu en décembre 1987, avec une programmation ambitieuse. Il faut croire que l'initiative de Montréal, qui jouit d'une bonne longueur d'avance, présente suffisamment d'aspects positifs pour que d'autres s'en inspirent à leur tour. ■